



HAL
open science

Race

Solène Brun, Claire Cosquer

► **To cite this version:**

Solène Brun, Claire Cosquer. Race. Marlène Bouvet; Florent Chossière; Marine Duc; Estelle Fisson. Catégoriser. Lexique de la construction sociale des différences, ENS Editions, pp.579-590, 2024, Sociétés, Espaces, Temps, 979-10-362-0720-4. hal-04671255

HAL Id: hal-04671255

<https://hal.science/hal-04671255>

Submitted on 14 Aug 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Race

Solène Brun et Claire Cosquer

In Marlène Bouvet, Florent Chossière, Marine Duc et Estelle Fisson (dir.), *Catégoriser. Lexique de la construction sociale des différences*, Lyon, ENS Éditions, 2024, p. 579-590.

La race est un rapport social caractérisé par sa dimension héréditaire et interactionnelle, qui prolonge, parfois reconfigure, des hiérarchies forgées par la colonialité. Ce rapport social est à l'origine d'une division hiérarchique du monde entre groupes racialisés dominants et dominés. Les marqueurs corporels et/ou culturels sur lesquels les assignations raciales reposent ont été historiquement investis d'une dimension héréditaire et sont représentés comme stables au travers des générations.

Du fait de son histoire autant que de la vivacité du racisme contemporain, le terme de « race » induit des risques particulièrement élevés d'essentialisation. Son usage dans les sciences sociales pose le problème de la reconduction d'assignations et de représentations naturalisantes. Si les travaux sur la race reposent aujourd'hui très largement sur un consensus constructiviste qui met à distance la croyance en l'existence biologique de « races »¹, son utilisation dans les sciences sociales fait toujours débat, en particulier en France (Mazouz 2020).

La race peut être définie comme un rapport social, c'est-à-dire un rapport de pouvoir délimitant des groupes d'individus antagonistes et les positionnant de façon hiérarchisée dans l'espace social (Brun et Cosquer 2022). » La spécificité de la race comme rapport social provient de la centralité du thème héréditaire dans le processus d'assignation, ainsi que de son articulation à la division coloniale du monde et des échanges. Les rapports sociaux de race prolongent, parfois sous une forme modifiée, des hiérarchies sociales forgées par la colonialité. Ils sont fondés à la fois sur des systèmes politiques et idéologiques, mais aussi économiques et matériels. L'esclavage, et la traite atlantique en particulier, a ainsi été central dans le processus de racialisation des populations noires (Larcher 2014 ; Bonniol 2020). Déployés à un niveau global – par exemple dans la hiérarchisation des flux migratoires et les inégalités dites de développement –, les rapports sociaux de race se concrétisent aussi au niveau local – par exemple dans les phénomènes de ségrégation urbaine – et au niveau interactionnel, où se jouent les assignations d'individus à des identités racialisées. Les marqueurs corporels et/ou culturels sur lesquels les assignations raciales reposent sont investis d'une dimension héréditaire : les identités raciales se transmettraient ainsi d'une génération à l'autre. Si l'assignation est au centre du processus de construction raciale, des identités raciales relèvent aussi de l'identification, c'est-à-dire de la façon dont les individus se perçoivent eux-mêmes, engageant parfois des retournements positifs de stigmates. Certaines analyses constructivistes se sont en outre attaquées au récit biologisant de l'hérédité, réinvestissant le concept bourdieusien d'habitus et montrant comment les positions raciales peuvent donner lieu à des socialisations

¹ Morning (2014) note toutefois que ce consensus est en partie menacé par de récents débats états-uniens au sujet de la relation entre la race et la biologie qui promettent, selon elle, de s'étendre rapidement à l'ensemble des sciences sociales, étant donné la prédominance des États-Unis dans la production scientifique globale.

différenciées, qui produisent des manières d'être et d'agir spécifiquement racialisées. L'identité raciale peut ainsi être comprise au croisement de trois dynamiques interdépendantes : l'hétéro-assignation (ou la perception par autrui), l'auto-identification et, enfin, la socialisation (Brun 2019).

Genèse des études sur la race : des débuts du constructivisme à l'intersectionnalité

L'après Seconde Guerre mondiale et les lendemains de l'expérience nazie constituent un tournant dans l'approche constructiviste de la race, opérant une « coupure épistémologique » dans la dénonciation du racisme comme aberrant à la fois moralement et scientifiquement (Balibar 2005). En 1949, l'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture (Unesco) s'engage dans un programme sur « la question des races » et réunit un comité d'expert·es, parmi lesquelles Claude Lévi-Strauss (Maurel 2007, p. 4). Progressivement et non sans ambiguïtés, les institutions internationales entérinent un constructivisme qui aborde les hiérarchies raciales comme un phénomène social, et non biologique. Si la première « Déclaration sur la race » est rédigée en 1949, il faudra en effet attendre les déclarations de 1964 et 1967 pour que les chercheur·es reconnaissent explicitement que « la division de l'espèce humaine en “races” est en partie conventionnelle ou arbitraire, et [...] n'implique aucune hiérarchie de quelque ordre que ce soit » (Unesco 1969, p. 52).

La victoire du paradigme constructiviste est portée par les sciences sociales, notamment états-uniennes. À la fin du XIXe siècle, William E. B. Du Bois peut être considéré comme un pionnier de tels travaux, quoique ses recherches demeurent marquées par des oscillations entre intuitions constructivistes et crédit accordé aux thèses naturalistes. Il se nourrit aussi de la pensée politique antiraciste noire, en particulier des courants du Black Power et du Black feminism (Collins 2000), notamment impulsé par le Combahee River Collective (Falquet 2006). Le cadre théorique du constructivisme racial est progressivement systématisé, notamment grâce aux propositions théoriques de Michael Omi et Howard Winant (1986). Leur concept de « formation raciale » désigne ainsi le processus de détermination sociale des catégories raciales, mais aussi l'aller-retour par lequel ces catégories reconfigurent et refaçonnent les structures sociales.

En France, il faut attendre les années 1960 pour voir se solidifier une appréhension résolument constructiviste du concept de race. On trouve sous la plume de Frantz Fanon le terme de « racialisation » dès 1961, dans *Les damnés de la terre* (Fanon 2004). Colette Guillaumin publie *L'idéologie raciste* en 1972 et y développe des analyses pionnières, influencées par le cadre théorique du féminisme matérialiste (Bentouhami-Molino et Guénif-Souilamas 2017). Les travaux français sur les questions de race connaissent de nouveaux développements à la fin des années 1980 et dans les années 1990, à la faveur d'une réflexion sur l'émergence d'un « nouveau » racisme, qui serait plus « culturel » que biologique (Taguieff 1985 ; Balibar et Wallerstein 1988 ; voir aussi la notice « Culturalisme » dans cet ouvrage). Au Royaume-Uni, le concept de racialisation est également repris et théorisé (Banton 1979 ; Miles 1989), tout en suscitant un nombre important de débats quant à ce que recouvre le « racial » dans la racialisation (Murji et Solomos 2005). Les réflexions sur les mutations de la race et du racisme s'y développent également dans les années 1990 (voir Gilroy 1992 ; Miles 1992). Si elles sont souvent considérées en retard vis-à-vis de leurs homologues anglophones, les sciences sociales hexagonales connaissent un dynamisme important sur les questions raciales au début des années 2000, à partir notamment d'analyses sur la racialisation des banlieues françaises et leurs habitant·es (Guénif-Souilamas et Macé 2004), en particulier à la suite des débats entourant le vote de la loi interdisant le port de signes religieux ostensibles à l'école publique en 2004

(Al-Saji 2008), puis des révoltes urbaines consécutives à la mort de Bouna Traoré et Zyed Benna en 2005 (Fassin et Fassin 2006 ; Guénif-Souilamas 2006).

Le développement des études sur la race a par ailleurs connu deux événements conceptuels majeurs, avec l'introduction de la notion d'intersectionnalité ainsi que celle de « blanchité » (*whiteness*). Cette dernière a opéré un déplacement majeur du regard scientifique, des minoritaires vers les majoritaires (par exemple Roediger 1991 ; Frankenberg 1993). En France, malgré les textes pionniers de Guillaumin (1972), les études sur le groupe majoritaire blanc sont beaucoup plus récentes (Kebabza 2006 ; Cervulle 2013 ; Laurent et Leclère 2013 ; Cosquer 2018, 2019).

Un champ d'études traversé par d'importants débats

L'analyse des rapports sociaux de race connaît de nombreux débats. L'un des plus importants porte sur la généalogie même de la notion de race. Michael Omi et Howard Winant (1986) identifient l'apparition d'une conception moderne de la race au moment où les Européen·nes colonisent les Amériques. Si cette analyse amène à penser race et colonisation comme historiquement co-dépendantes, d'autres pointent cependant le rôle de la religion, notamment au travers de l'hostilité de l'Europe chrétienne envers les religions juïque et islamique (Meer 2013 ; Schaub et Sebastiani 2021). Ramón Grosfoguel et Eric Mielants (2006) mettent quant à eux en regard le traitement des juif·ves et des musulman·es par la monarchie espagnole au xve siècle et la colonisation des peuples autochtones aux Amériques, selon une compréhension à la fois raciale et religieuse. Pour ces auteurs, la relation des empires européens avec les empires islamiques, en passant d'une « relation impériale » à une « relation coloniale », a permis le glissement historique d'une différence impériale vis-à-vis des « peuples à la mauvaise religion » à une différence coloniale vis-à-vis des « peuples sous-humains », c'est-à-dire des « peuples racialement inférieurs » (Grosfoguel et Mielants 2006, p. 4).

Un autre débat majeur a trait à la relation entre les concepts de race et d'ethnicité (voir la notice « Ethnicité et ethnicisation »). Michael Banton (2003) retrace ainsi la manière dont ce dernier s'est progressivement imposé en remplacement du concept de race, et estime qu'il a permis d'éviter les connotations biologiques attachées au terme de race. En France, l'essor du concept d'« ethnie » doit sa popularisation, selon Colette Guillaumin (1972), au développement de l'anthropologie culturelle : le terme vient ainsi supplanter celui de « race », associé à l'anthropologie physique. Selon Guillaumin, cette substitution sémantique n'a cependant pas entraîné de changement radical de paradigme, laissant intacte la « puissance de l'impact biologisant sur notre pensée sociale » (1972, p. 84). Elle ajoute que la séparation stricte entre le biologique et le culturel n'est pas pertinente, les différences biologiques et culturelles étant « perçues dans le même temps et dans le même registre ». De même, si « le caractère physique est le signifiant de la différence radicale », celui-ci englobe aussi bien l'accent, la langue ou encore la gestuelle, qui, dans le processus de naturalisation, sont saisis comme biologiques (ibid., p. 66-67). Plusieurs auteur·rices ont, par la suite, développé une même analyse de la tendance euphémistique de l'usage des concepts d'ethnie ou d'ethnicité (Omi et Winant 1986 ; De Rudder et al. 2000 ; Pfefferkorn 2011) qui permettraient « à la fois la déculpabilisation et l'occultation du problème » (Dhume 2010), voire de minimiser le racisme et ses effets (Fassin 2006, p. 20). Dans cette perspective, la distinction sémantique est avant tout une distinction politique, qui vise à remplacer un terme infamant par un équivalent moins polémique. En France, certain·es auteur·rices optent alors pour le terme de race accompagné de guillemets, entendant marquer par là le caractère fictif des constructions raciales et souligner qu'ils ne sauraient souscrire à leur naturalisation. On peut cependant s'interroger sur la singularisation du rapport social de race que peuvent induire ces précautions : que signifie alors l'absence de tout guillemet autour des termes « genre » ou de « sexe » dans la littérature, alors même que

ces catégories relèvent tout autant de la construction sociale et comportent eux aussi un risque de naturalisation important ?

La question de l'articulation des concepts d'ethnicité et de race amène certain·es auteur·rices à recourir à l'adjectif combiné « ethno-racial », afin d'insister sur la participation conjointe des deux concepts à la production d'inégalités sociales (Safi 2013). D'autres encore proposent une distinction entre racial et ethnique s'émancipant des dichotomies fréquentes entre biologique et culturel, hétéro- et auto-assignation. Ramón Grosfoguel, s'appuyant notamment sur des études de cas croisées de migrant·es algérien·nes et portoricain·es en France et aux États-Unis, montre que les assignations qu'ils et elles connaissent peuvent tantôt être comprises comme des « ethnicités racialisées », tantôt comme des « races ethnicisées » (2004, p. 332). La distinction entre racial et ethnique se joue alors sur le terrain de la relation coloniale ou post-coloniale : la racialisation positionne les groupes sociaux dans cette relation de pouvoir spécifique. C'est l'histoire coloniale qui explique, pour Grosfoguel, la racialisation des Algérien·nes en France, quand leur mode d'altérisation relèverait davantage de l'ethnicisation aux États-Unis. Symétriquement, les modes d'altérisation des migrant·es portoricain·es relèveraient davantage du racial aux États-Unis, mais de l'ethnicité en France.

Enfin, une autre instabilité marque le vocabulaire des études sur les rapports sociaux de race, en particulier dans l'analyse de leur dimension processuelle. Deux termes dominent le champ francophone : celui de « racisation », particulièrement associé au travail de Colette Guillaumin, et celui de « racialisation », qui provient notamment de travaux anglophones publiés dans les années 1980 (par exemple : Miles 1982, 1989 ; Omi et Winant 1986). Certain·es chercheur·es se sont efforcé·es de distinguer ces deux notions : ainsi Christian Poiret propose de réserver « racialisation » à la « face mentale du racisme », c'est-à-dire à l'ensemble des processus cognitifs produisant des représentations raciales, et « racisation » à son versant pratique, c'est-à-dire « les pratiques et les attitudes orientées et justifiées par la racialisation – consciemment ou non – et qui ont pour effet d'actualiser l'idée de race en produisant des individus et des groupes racisés » (Poiret 2011, p. 113). La distinction entre les deux termes lui permet ainsi d'opérer une séparation qu'il juge utile, au niveau individuel, entre les préjugés racistes et leur mise en pratique. D'autres chercheur·es utilisent le concept de racisation comme un équivalent de celui de racialisation tel que défini précédemment (Taguieff 1987 ; Pfefferkorn 2011), tandis que d'autres encore n'emploient que le terme de racialisation (Kebabza 2006 ; Clerval 2014 ; Peretti-Ndiaye 2016), sans toujours le définir précisément toutefois, ou en lui attribuant un sens restrictif de réduction des groupes humains à leur seule caractéristique raciale (Wieviorka 1996). On peut également noter que le terme « racisé·e » a particulièrement été investi dans les espaces militants et les acteurs et actrices de l'antiracisme. En devenant une identité de ralliement pour l'ensemble des groupes sociaux victimes de racisme, il s'est en pratique transformé en synonyme de « non blanc·he ». Par extension, l'expression « racisation » est souvent comprise comme désignant la construction d'assignations raciales non blanches, ou minoritaires : c'est d'ailleurs le sens que lui donne Colette Guillaumin, pour qui le « racisant » est le majoritaire ; et le « racisé », le minoritaire (ou minorisé).

Si Colette Guillaumin (1972) a insisté sur la nécessité de soumettre au regard scientifique le majoritaire tout autant que le minoritaire, les glissements sémantiques du terme « racisation » en ont fait, en pratique, un concept presque entièrement réservé à l'étude des minorités. Le risque est alors de considérer de fait les groupes sociaux blancs comme « au-delà » de la race, et la blancheur comme une « norme implicite soustraite à l'analyse et à la critique » (Belkacem et al. 2016, p. 539). Or les modes de distinction et de domination raciales mettent en jeu la définition d'une identité blanche substantielle, tout autant racialisée que les identités raciales dominées. En d'autres termes, les mécanismes de construction des identités et frontières raciales ne prennent pas uniquement la forme de l'altérisation, de la stigmatisation et de la minorisation, mais empruntent tout autant des logiques de construction de la référence, de

la norme, de la majorité. De plus, les assignations raciales façonnent des situations de pouvoir parfois complexes, où les inclusions dans la blancheur peuvent être fragiles et conditionnelles (Brun et Galonnier 2016 ; Le Renard 2016 ; Delon 2019). Ces différents enjeux amènent certain·es auteur·rices à préférer le terme de racialisation, optant alors pour un cadre théorique plus à même de penser la construction des identités et frontières raciales dans leur multiplicité, en y incluant les identités dominantes.

Le rapport social de race et ses imbrications

L'analyse du rapport de race amène également à interroger son articulation avec d'autres rapports sociaux : les rapports entre le concept de race et ceux de nation, classe, genre, sexualité ou religion ont été bien étudiés, en particulier outre-Manche et outre-Atlantique. En France, Abdellali Hajjat (2012) ou Silyane Larcher (2014) ont par exemple mis en évidence les contours racialisés de la citoyenneté française. De récentes analyses de la racialisation de l'islam, au travers de l'étude de l'islamophobie (Hajjat et Mohammed 2013 ; Asal 2014 ; Galonnier 2019) ou de la position raciale des personnes converties (Galonnier 2015 ; Brun et Galonnier 2016) décrivent aussi l'imbrication de la race et de la religion dans le contexte français. L'étude de Céline Bessière et de ses collègues (2018), qui porte sur l'agencement entre stéréotypes de genre, de classe et de race dans le cas de la justice familiale, montre comment se produisent ces articulations dans les institutions de l'État. Ainsi, les juges aux affaires familiales et les professionnel·les du droit investissent de façon routinière des représentations racialisées pour catégoriser les affaires sur lesquelles ils et elles interviennent. Celles-ci sont souvent imbriquées avec les représentations de classe et de genre : les femmes « maghrébines » sont par exemple considérées avec méfiance par certain·es juges car soupçonnées de « jouer les femmes battues » – les stéréotypes sur les femmes manipulatrices rencontrant ici ceux sur la supposée fourberie « maghrébine ».

La question de l'articulation des rapports sociaux de race et de classe renvoie quant à elle à un débat spécifique et structurant dans ce qu'Inès Bouzelmat (2019) appelle « le sous-champ de la question raciale dans les sciences sociales », opposant les approches arrimant la race à la classe, vue comme le déterminant premier des inégalités sociales, et les approches qui défendent une spécificité de la race comme construction sociale inégalitaire (voir Hajjat et Larcher 2019). Selon les défenseur·es de l'intersectionnalité, la prise en compte de la multiplicité des rapports de pouvoir, loin de mettre en danger l'analyse de la classe, l'enrichit en la complexifiant (Le Renard 2013 ; Lépinard et Mazouz 2019). À ce titre, les enquêtes menées en France sur la racialisation de l'organisation du travail et de professions (Jounin 2008 ; Ibos 2012 ; Avril 2014 ; Joseph 2017) fournissent des exemples stimulants de ce qu'apporte la prise en compte des rapports sociaux de race à l'étude des rapports sociaux de classe.

La race comme rapport social et système de catégorisation du monde n'a, malheureusement, pas perdu de son pouvoir structurant et hiérarchisant. Si sa conceptualisation a largement évolué, les catégorisations qu'elle produit, au niveau local aussi bien que global, occupent une part déterminante dans l'organisation du monde social contemporain.

*

Renvois : Approches post-coloniales et décoloniales ; Classes sociales ; Corps ; Culturalisme ; Ethnicité et ethnicisation ; Genre ; Intersectionnalité ; Nation.

Références

- Al-Saji Alia, 2008, « Voiles racialisés : la femme musulmane dans les imaginaires occidentaux », *Les ateliers de l'éthique*, vol. 3, no 2, p. 39-55.
- Asal Houda, 2014, « Islamophobie : la fabrique d'un nouveau concept. État des lieux de la recherche », *Sociologie*, vol. 5, no 1, p. 13-29.
- Avril Christelle, 2014, *Les aides à domicile. Un autre monde populaire*, Paris, La Dispute.
- Balibar Étienne, 2005, « La construction du racisme », *Actuel Marx*, vol. 38, no 2, p. 11-28.
- Balibar Étienne et Wallerstein Immanuel, 1988, *Race, nation, classe*, Paris, La Découverte.
- Banton Michael, 2003, « Teaching ethnic and racial studies », *Ethnic and Racial Studies*, vol. 26, no 3, p. 488-502.
- 1979, *The Idea of Race*, New York, Routledge.
- Belkacem Lila, Le Renard Amélie et Paris Myriam, 2016, « Race », *Encyclopédie critique du genre*, J. Rennes éd., Paris, La Découverte, p. 539-548.
- Bentouhami-Molino Hourya et Guénif-Souilamas Nacira, 2017, « Avec Colette Guillaumin : penser les rapports de sexe, race, classe. Les paradoxes de l'analogie », *Cahiers du genre*, vol. 63, no 2, p. 205-219.
- Bessière Céline, Biland Émilie, Bourguignon Abigail, Gollac Sibylle, Mille Muriel et Steinmetz Hélène, 2018, « “Faut s'adapter aux cultures, Maître !” La racialisation des publics de la justice familiale en France métropolitaine », *Ethnologie française*, vol. 48, no 1, p. 131-140.
- Bonniol Jean-Luc, 2020, « (T)Race. La couleur de la peau, inscription corporelle d'une origine servile », *Ethnologie française*, vol. 50, no 2, p. 299-312.
- Bouzelmat Inès, 2019, « Le sous-champ de la question raciale dans les sciences sociales françaises », *Mouvements*. En ligne : [<http://mouvements.info/le-sous-champ-de-la-question-raciale-dans-les-sciences-sociales-francaises/>].
- Brun Solène, 2019, « Race et socialisation », *La vie des idées*. En ligne : [<https://laviedesidees.fr/Race-et-socialisation.html>].
- Brun Solène et Cosquer Claire, 2022, *Sociologie de la race*, Paris, Armand Colin.
- Brun Solène et Galonnier Juliette, 2016, « Devenir(s) minoritaire(s). La conversion des Blanc·hes à l'islam en France et aux États-Unis comme expérience de la minoration », *Tracés*, no 30, p. 29-54.
- Cervulle Maxime, 2013, *Dans le blanc des yeux. Diversité, racisme et médias*, Paris, Amsterdam.
- Clerval Anne, 2014, « Rapports sociaux de race et racialisation de la ville », *Espaces et sociétés*, vol 1-2, no 156-157, p. 249-256.
- Collins Patricia Hill, 2000, *Black Feminist Thought. Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*, New York, Routledge.
- Cosquer Claire, 2016, « Race, sexualité, et luttes de véridiction : la racialisation dans les représentations cinématographiques de la “tournante” », *Genre, sexualité & société*, vol. 16. En ligne : [<https://doi.org/10.4000/gss.3842>].
- 2018. « “Expats” à Abu Dhabi. Blanchité et construction du groupe national chez les migrant·es français·es », thèse de doctorat de sociologie, Paris, Institut d'études politiques de Paris.
- 2019, « L'expatriation révélatrice », *La vie des idées*. En ligne : [<https://laviedesidees.fr/L-expatriation-revelatrice.html>].
- Delon Margot, 2019, « Des “Blancs honoraires” ? Les trajectoires sociales des Portugais et de leurs descendants en France », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 228, no 3, p. 4-28.
- De Rudder Véronique, Poiret Christian et Vourc'h François, 2000, *L'inégalité raciste. L'universalité républicaine à l'épreuve*, Paris, PUF.

- Dhume Fabrice, 2010, « Sur la notion de race comme un problème. Les sciences sociales et l'idée de nature », *Raison présente*, vol. 174, p. 53-65.
- Falquet Jules, 2006, « Le Combahee River Collective, pionnier du féminisme noir. Contextualisation d'une pensée radicale », *Les cahiers du CEDREF*, no 14, p. 69-104.
- Fanon Frantz, 2004, *Les damnés de la terre [1961]*, Paris, La Découverte.
- Fassin Didier, 2006, « Nommer, interpréter. Le sens commun de la question raciale », *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*, D. Fassin et É. Fassin éd., Paris, La Découverte, p. 17-36.
- Fassin Didier et Fassin Éric éd., 2006, *De la question sociale à la question raciale ?*, Paris, La Découverte.
- Felouzis Georges, 2008, « L'usage des catégories ethniques en sociologie », *Revue française de sociologie*, vol. 49, no 1, p. 127-132.
- Frankenberg Ruth, 1993, *White Women, Race Matters. The Social Construction of Whiteness*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- Galonnier Juliette, 2015, « The racialization of muslims in France and the United States: Some insights from white converts to Islam », *Social Compass*, vol. 62, no 4, p. 570-583.
- 2019, « Discrimination religieuse ou discrimination raciale ? L'islamophobie en France et aux États-Unis », *Hommes & migrations*, no 1324, p. 29-37.
- Gilroy Paul, 1992, « The end of antiracism », *Race, Culture and Difference*, J. Donald et A. Rattansi éd., Londres, Sage Publications, p. 49-61.
- Grosfoguel Ramón, 2004, « Race and ethnicity or racialized ethnicities? Identities within global coloniality », *Ethnicities*, vol. 4, no 3, p. 315-336.
- Grosfoguel Ramón et Mielants Eric, 2006, « The long-durée entanglement between islamophobia and racism in the modern/colonial capitalist/patriarchal world-system: An introduction », *Human Architecture*, vol. 5, no 1, p. 1-12.
- Guénif-Souilamas Nacira, 2006, « Le balcon fleuri des banlieues embrasées », *Mouvements*, vol. 44, no 2, p. 31-35.
- Guénif-Souilamas Nacira et Macé Éric, 2004, *Les féministes et le garçon arabe*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube.
- Guillaumin Colette, 1972, *L'idéologie raciste*, La Haye, Mouton.
- Hajjat Abdellali, 2012, *Les frontières de l'« identité nationale ». L'injonction à l'assimilation en France métropolitaine et coloniale*, Paris, La Découverte.
- Hajjat Abdellali et Larcher Silyane, 2019, « Intersectionnalité. Introduction au dossier », *Mouvements*. En ligne : [<http://mouvements.info/intersectionnalite/>].
- Hajjat Abdellali et Mohammed Marwan, 2013, *Islamophobie. Comment les élites françaises fabriquent le « problème musulman »*, Paris, La Découverte.
- Ibos Caroline, 2012, *Qui gardera nos enfants ? Les nounous et les mères*, Paris, Flammarion.
- Joseph Rose-Myrlié, 2017, « De l'invisibilisation des travailleuses domestiques haïtiennes », *Journal des anthropologues*, vol. 150-151, no 3, p. 85-105.
- Jounin Nicolas, 2008, « Humiliations ordinaires et contestations silencieuses. La situation des travailleurs précaires des chantiers », *Sociétés contemporaines*, vol. 70, no 2, p. 25-43.
- Kebabza Horia, 2006, « “L'universel lave-t-il plus blanc ?” : “Race”, racisme et système de privilèges », *Les cahiers du CEDREF*, no 14, p. 145-172.
- Larcher Silyane, 2014, *L'autre citoyen. L'idéal républicain et les Antilles après l'esclavage*, Paris, Armand Colin.
- Laurent Sylvie et Leclère Thierry éd., 2013, *De quelle couleur sont les Blancs ?*, Paris, La Découverte.
- Lépinard Éléonore et Mazouz Sarah, 2019, « Cartographie du surplomb. Ce que les résistances au concept d'intersectionnalité nous disent sur les sciences sociales en France », *Mouvements*. En ligne : [<http://mouvements.info/cartographie-du-surplomb/>].

- Le Renard Amélie, 2013, « Articuler genre, classe et race. Approches empiriques », *Travail et genre dans le monde. L'état des savoirs*, M. Maruani éd., Paris, La Découverte, p. 98-106.
- 2016, « “Ici, il y a les Français français et les Français avec origines” : reconfigurations raciales autour d'expériences de Dubaï », *Tracés*, no 30, p. 55-78.
- Maurel Chloé, 2007, « “La question des races”. Le programme de l'Unesco », *Gradhiva*, vol. 5, no 1, p. 1-21.
- Mazouz Sarah, 2020, *Race*, Paris, Anamosa.
- Meer Nasar, 2013, « Racialization and religion: race, culture and difference in the study of antisemitism and Islamophobia », *Ethnic and Racial Studies*, vol. 36, no 3, p. 385-398.
- Miles Robert, 1982, *Racism and Migrant Labour*, Londres/Boston, Routledge / Kegan Paul PLC.
- 1989, *Racism*, Londres, Routledge.
- 1992, « Le racisme européen dans son contexte historique. Réflexions sur l'articulation du racisme et du nationalisme », *Genèses*, vol. 8, no 1, p. 108-131.
- Murji Karim et Solomos John, 2005, *Racialization. Studies in Theory and Practice*, Oxford, Oxford University Press.
- Omi Michael et Winant Howard, 1986, *Racial Formation in the United States*, New York, Routledge.
- Peretti-Ndiaye Marie, 2016, « Race, racism, racialisation : que nous disent les discours ? », *Revue européenne des sciences sociales*, vol. 54, no 1, p. 103-128.
- Pfefferkorn Roland, 2011, « Rapports de racisation, de classe, de sexe... », *Migrations société*, vol. 133, no 1, p. 193-208.
- Poiret Christian, 2011, « Les processus d'ethnisation et de raci(al)isation dans la France contemporaine : Africains, Ultramarins et “Noirs” », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 27, no 1, p. 107-127.
- Roediger David R., 1991, *The Wages of Whiteness. Race and the Making of the American Working Class*, Londres/New York, Verso.
- Safi Mirna, 2013, *Les inégalités ethno-raciales*, Paris, La Découverte.
- Schaub Frédéric et Sebastiani Silvia, 2021, *Race et histoire dans les sociétés occidentales (xve-xviii siècle)*, Paris, Albin Michel.
- Simon Patrick, 2003, « L'impasse de l'analyse statistique dans une France sans “races” », *Hommes et migrations*, no 1245, p. 42-53.
- 2008, « Les statistiques, les sciences sociales françaises et les rapports sociaux ethniques et de “race” », *Revue française de sociologie*, vol. 49, no 1, p. 153-162.
- Taguieff Pierre-André, 1985, « Le néo-racisme différentialiste. Sur l'ambiguïté d'une évidence commune et ses effets pervers », *Langage & société*, vol. 34, no 1, p. 69-98.
- 1987, *La force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*, Paris, Gallimard.
- Unesco, 1969, « Déclaration sur la race et les préjugés raciaux », *Quatre déclarations sur la question raciale*, Paris, Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture.
- Wieviorka Michel, 1996, « Racisme, racialisation et ethnisation en France », *Hommes et migrations*, vol. 1195, no 1, p. 27-33.